

Signe

Paul se réveilla en sursaut. Il lui fallut quelques secondes pour se souvenir de l'endroit où il se trouvait. La lumière grésillante du néon suspendu au plafond éblouissait ses yeux encore embués par le sommeil. Il referma aussitôt ses paupières, n'ayant que le temps de deviner le gris sale du plafond bétonné qui se refermait au-dessus de lui. Inutile de consacrer plus de temps à l'étude de la pièce pour avoir la certitude absolue de l'endroit où il était couché.

Le sifflement du néon résonnait dans la vacuité de la pièce, laissant facilement deviner l'étroitesse de celle-ci. Son dos ankylosé lui rappelait la dureté de sa couche, faite dans le même béton froid que tout le reste de la cellule. Mais la première chose qui confirma ses craintes, le frappant dès l'instant où il émergea, fut l'odeur. Une odeur pestilentielle et humide flottait dans l'air. Ce mélange de fermentation et de moisissure était là dès son arrivée, bien avant qu'il n'ait eu à faire ses besoins à même le sol. *Ils* avaient beau nettoyer la chambre régulièrement, l'odeur restait comme imprégnée dans les murs.

Ils étaient sûrement à l'origine de ce qui avait réveillé Paul. Un claquement sec suivi d'un grincement métallique retentirent à l'autre bout de la pièce. Au fil des mois, il avait fini par apprécier ces bruits horripilants. Il les avait associés à la nourriture qu'*ils* lui servaient trois fois par jour, ponctuant ses journées de solitude.

Paul se leva lentement, poussant sur ses bras engourdis. Sa solitude était toute relative bien sûr, compte tenu de la foule continue de personnes qui défilait inlassablement derrière l'imposante vitre recouvrant un mur entier de sa cellule. Il leur fit dos, ignorant le bruit étouffé qui parvenait de derrière la vitre, et se dirigea lentement vers la porte. Il avait fini par ne plus se soucier

Les jours s'écoulaient inlassablement. Il lui semblait à présent impossible de distinguer la frontière floue entre l'éveil et le sommeil. Il rêvait de sa famille. Il revoyait le visage de sa femme, avant son arrestation. Il entendait le rire de ses enfants. A quelle distance se trouvaient-*ils* à présent de lui ? Étaient-*ils* seulement toujours en vie ? Pire encore, et s'*ils* avaient aussi été capturés ? Il vit sa famille dans une cellule identique à la sienne. Une vision d'horreur s'imposa à lui. Ses enfants amaigris hurlaient face à la vitre, sa femme encore plus mal en point les serrant contre elle en pleurant, pendant que le public tapait contre la vitre et riait aux éclats. La cacophonie qui en résultait était assourdissante et faisait trembler les murs de la cellule.

Cette vision lui fit temporairement revenir à la lucidité. Il ouvrit les yeux. Quelqu'un se trouvait dans la pièce. Un homme de très grande taille l'observait fixement. Paul avait du mal à soutenir son regard, ses paupières étaient terriblement lourdes. L'homme se rapprochait lentement de lui. Paul sombra de nouveau. Il sentit que l'on le traînait par les bras sur un sol glissant et froid. Il entendit des portes s'ouvrir et se refermer derrière lui. Malgré la gravité de la situation, il se sentait comme bercé par les mouvements que son ravisseur lui faisait faire. Il se risqua à ouvrir un œil.

Ils étaient à présent dans une pièce à peine plus grande que sa cellule et tout aussi austère. On l'avait couché sur une table surélevée. Tout une série d'équipements étranges recouvraient les murs de la pièce. Paul n'eut pas le temps de les examiner plus longtemps, une deuxième personne venait d'entrer dans la pièce, entièrement masquée. Elle murmura quelque chose à son collègue qui lui fit un signe de tête.

Elle s'approcha de lui avec légèreté, laissant la porte

d'eux. Si savoir qui *ils* étaient et pourquoi *ils* s'arrêtaient parfois pendant des heures pour l'observer l'avait obsédé pendant des jours à son arrivée, il avait progressivement abandonné l'idée de tirer du sens de tout ceci. Il avait compris que plus il faisait attention à eux, plus il jouait à leur jeu. Plus il s'agitait et leur hurlait dessus, plus *ils* semblaient se satisfaire de son comportement, lui faisant des petits signes comme pour l'encourager à continuer son spectacle.

Il se doutait qu'il n'était pas le seul détenu de ce centre, même s'il lui était impossible d'en deviner la taille. Il lui arrivait d'entendre des gémissements provenant des cellules d'à côté, parfois des hurlements. *Ils* se précipitaient alors vers la source du bruit, le laissant seul. Puis *ils* revenaient quelques minutes plus tard, lorsqu'il redevenait à leurs yeux aussi digne d'intérêt que ses camarades.

Paul regarda l'assiette qui traînait par terre, devant la trappe. Un grognement fendit son ventre, raclant les parois de son estomac. Il avait faim, terriblement faim. Mais il ne pouvait pas manger. La grève de la faim lui paraissait être la seule solution pour faire bouger les choses. Paul ignorait leurs intentions exactes mais il savait au moins que rester en bonne santé servait leurs intérêts. Il les pousserait à venir voir dans quel état il était, et alors... Alors peut-être qu'il pourrait tenter quelque chose. Paul saisit un des fruits qui devait composer son repas et il sentit un tressaillement parmi son public. Il examina lentement l'aliment, de la salive inondant sa bouche, puis le reposa brusquement.

Il se retourna, laissant l'assiette au milieu de la demi-douzaine d'autres, également intouchées, et regagna sa couche feignant de ne pas voir le groupe qui s'agglutinait contre la vitre.

ouverte derrière elle et évitant soigneusement tout mouvement brusque. La personne masquée regarda Paul en détail, se penchant parfois pour mieux voir, mais sans jamais le toucher ni même l'effleurer. Elle pivota vers l'homme et lui dit quelque chose que Paul ne pouvait entendre. Tous deux se rapprochèrent d'une étagère à l'opposé de la pièce, saisissant quelques objets qui s'y trouvaient.

Le regard de Paul fut automatiquement attiré par la porte de la salle encore grande ouverte. Il n'avait pas le temps d'y réfléchir. Il se redressa brusquement sur la table, son corps comme animé par une décharge électrique. Sans même regarder si les deux autres l'observaient, il sauta à terre vivement, en cognant son genou au sol. La douleur se répandit dans sa jambe et il réprima un geignement. Avant même d'en avoir conscience, il était hors de la salle. Sans s'arrêter de courir, il s'engagea dans un long couloir étroit, son corps tout seul bougeant pour lui. Les lumières au plafond défilaient au rythme de ses foulées.

A la première intersection, il bifurqua à droite sans même ralentir. L'instinct le guidait. Il ne sentait plus ses membres. La douleur avait laissé place à une sensation de légèreté. Tout au bout du couloir il vit de la lumière. La lumière du jour, il en avait la certitude. Il accéléra le rythme, si toutefois cela était encore possible. La lumière se rapprochait. Son halo se précisait en la forme d'une porte vitrée. L'air sec raclait le fond de ses poumons et un goût de sang lui remontait derrière la langue. Il pouvait à présent voir la poignée. Il tendit la main pour l'attraper mais la poignée sembla s'éloigner de lui. Il vit alors la porte monter vers le ciel au ralenti et le sol se rapprocher inévitablement. Le choc ne lui fit rien pendant les premières secondes. Puis une douleur vive inonda son corps en même temps qu'il comprit la situation.

Il revit la scène entièrement, à présent parfaitement lucide. L'homme dont les jambes étaient bien plus grandes que

lui, l'avait très rapidement rattrapé, stoppant sa course net en le saisissant par la cheville. Paul avait percuté violemment le sol, la tête la première. Le choc résonnait en continu dans son crâne pendant qu'on le traînait de nouveau à travers le couloir.

Paul était chez lui, avec sa famille. Le soleil filtrait à travers les arbres. C'était une magnifique journée. *Ils* partageaient un délicieux et copieux repas. Sa femme riait en voyant jouer les enfants. Il se surprit à contempler immobile pendant plusieurs minutes cet adorable spectacle, manquant de renverser par terre sa nourriture. Il se reprit et croqua joyeusement dans une pomme. Il se retourna pour adresser un sourire à sa femme.

Il lâcha son repas par terre, le tout aspergeant le sol. Mais il n'y fit guère attention. Il était bien trop occupé avec fixer la raison qui l'avait poussé à tout laisser tomber. Une dizaine d'hommes était entrée chez eux et les avait encerclés.

Paul leur demanda ce qu'*ils* voulaient mais aucun d'entre *eux* n'y prêta attention. Les enfants avaient cessé de jouer, sa femme ne riait plus. Paul éleva la voix, leur redemandant la raison de leur présence. Deux d'entre *eux* se rapprochaient dangereusement des enfants. Paul sauta brusquement pour s'interposer. Il leur hurlait à présent de s'en aller. Personne ne bougeait. Au loin, le chant des oiseaux s'était arrêté.

Puis tout alla très vite. D'un seul geste, les hommes sautèrent vers les enfants. Paul se jeta sur *eux* et il fut violemment rembarré par un coup de coude sec dans la mâchoire. Paul vociférait à présent des insultes à l'encontre des hommes, ponctuées d'interrogations sans réponses. Qui étaient-*ils*? Que voulaient-*ils*? Les hommes l'ignoraient, comme s'*ils* ne comprenaient pas un traître mot de ce qu'il leur disait, et continuaient

raient tant. Il faisait ruisseler son urine dans tous les coins de la chambre et se surprit même à n'éprouver aucun dégoût lorsqu'il recouvrira les murs de sa cellule d'excréments. Il éprouva même une certaine fierté en constatant qu'il avait recouvert une bonne partie du plafond avec.

Leur réaction ne se fit pas attendre. Dans les heures qui suivait, la porte pivota laissant entrer dans la pièce l'un d'*eux*. L'homme était solidement équipé pour nettoyer. Il referma la porte derrière lui. Paul ne broncha pas. Il se contenta de réprimer un léger sourire qui se formait aux coins de ses lèvres.

L'homme commença prudemment sa tâche peu enviable, gardant toujours en vue Paul. Il récura pendant près d'une heure l'intégralité de la pièce, du sol au plafond, sous le regard amusé des gens derrière la vitre. Au départ méfiant envers Paul, l'homme se montra de plus en plus insouciant, voyant qu'il ne bougeait pas de sa couche. Il alla même jusqu'à lui tourner le dos à plusieurs reprises. Une fois le travail fini, l'homme lui adressa un signe de tête avant d'ouvrir la porte.

Paul lui répondit du même geste, toujours confortablement avachi sur sa couche. La serrure cliqueta en se déverrouillant. L'instant d'après, Paul se trouvait déjà au niveau de la porte. Une seconde plus tard, il était dehors, laissant l'homme inconscient traîner sur le sol désormais propre, sous le regard horrifié et impuissant des gens derrière la vitre.

Sa course était cette fois-ci bien plus fluide. D'un pas déterminé il se faufila rapidement dans le dédale de couloirs, s'arrêtant parfois, tapi dans l'ombre, pour laisser passer quelqu'un. Le régime enrichi que lui servait ses ravisseurs pour compenser ses jours de disette l'avait revigoré. Il sentait son cœur tambouriner dans sa poitrine, rythmant son évasion tel un métronome. Les murs et les portes qui défilaient commençaient à devenir familiers. Combien de temps faudrait-il

leur terrible besogne. L'un d'*eux* avait saisit sa femme par le poignet. Paul lui rentra dedans la tête la première, ignorant les gerbes de sang qui émanaien de sa bouche. L'homme tomba à la renverse. Paul cria à sa femme de partir avec les enfants, avant qu'un des ravisseurs ne lui assène un coup à la base du crâne. Ses jambes flanchèrent sous la violence du choc.

Il eut le temps d'apercevoir sa femme attraper les enfants et courir au loin, tandis qu'il perdait connaissance. Il continuait à marmonner répandant du sang mêlé à de la salive sur le sol : Qui étaient-*ils*? Que voulaient-*ils*? Pourquoi...?

Paul se réveilla. Il était de retour dans sa cellule. Sa tête avait été bandée ainsi que son genou. La cellule était froide et étrangement silencieuse. Il leva les yeux pour regarder vers la baie vitrée. Son public avait disparu, le couloir était plongé dans la pénombre. Un sentiment de déception teinté de colère emplit son ventre. Il ferma violemment les yeux, écrasant des larmes naissantes.

La puanteur de la cellule avait atteint des sommets. Mais curieusement Paul s'y était accoutumé. Il avait repris sa vie comme si les récents événements n'avaient pas eu lieu. Il continuait la petite routine ponctuée des trois plateau repas par jour. Plus question de se laisser déprimer à présent. Il aurait plus que jamais besoin de ses forces.

Les gens derrière la vitre étaient de retour et leur présence ne le dérangeait aucunement pour déféquer allègrement partout dans sa cellule. Paul leur donnait le spectacle qu'*ils* dési-

aux gardes pour réagir ? Il avait atteint le long corridor de la dernière fois, la lumière du jour rayonnait de la porte fond. Il accéléra ses foulées, la sueur lui dégoulinait dans les yeux. Il revit la fracassante chute de sa dernière tentative et risqua un rapide regard en arrière. Le couloir était vide mais des bruits de précipitation s'amplifiaient au loin. Quelques mètres seulement le séparaient de la porte et toujours aucun garde en vue.

Il prit une grande inspiration et percuta violemment la porte qui s'ouvrit avec fracas. Le soleil irradiait la grande cour dans laquelle venait d'arriver. Il sentait sa douce chaleur sur sa peau. Ses yeux mirent du temps à s'accoutumer à la lumière. Une faible brise lui rafraîchissait le visage. Il poursuivit sa course effrénée sans perdre de temps à regarder les environs. Arrivé au pied d'un mur, sans même ralentir il entreprit de l'escalader. Cela lui semblait une éternité depuis la dernière fois qu'il avait eu le loisir de grimper quelque chose, mais ses réflexes revinrent instantanément. Arrivé tout en haut de son point de vue, il regarda autour de lui et se sentit pris de vertige.

La tour dominait les environs. Mais il ne reconnaissait rien de ce qu'il voyait. Une jungle urbaine s'étendait à perte de vue, d'immenses bâtiments se dressaient dans le ciel jusqu'à aller chatouiller les nuages. Où se trouvait-il ? Une cacophonie s'élevait tout autour. Bourdonnements, vrombissements, sons stridents. Où étaient les arbres ? Ses jambes chancelèrent.

Il tomba à genoux. Sa famille lui semblait plus loin que jamais. Les larmes lui montèrent aux yeux. Toute l'énergie qu'il avait déployé pour son évasion semblait s'être évanouie dans l'immensité de la ville. Il n'avait nulle part où aller et il resta là un moment jusqu'à ce que des bruits de pas se fassent entendre derrière lui. Plusieurs hommes l'avaient encerclé. Il cru comprendre ce que l'un d'*eux* dit :

« Chimpanzé intercepté. On retourne au zoo. »